Objet d'étude : Le roman et ses personnage

LA LITTERATURE DU MAGHREB

Avertissement au lecteur : Le corpus de texte a été réalisé au Maroc, par un des mes élèves, marocain. Driss Chraïbi est l'auteur le plus connu au Maroc. (Du moins dans les années 2010).

Vous répondrez aux questions suivantes :

Questions (4 points)
Comparez ces quatre textes (en termes de thème, de technique narrative, de tonalité, de point de vue etc…).
Dites quel texte vous apparaît le plus violent.

Corpus
Texte A : Driss Chraïbi, (1926-2007), *Le passé simple,* 1954.
Texte B : Abdelhak Serhane, (1950-2009), *Messaouda,* 1983.
Texte C :Tahar Benjelloun, (1944-2009), *L'enfant de sable,* 1985.
Texte D : Mohamed Choukri, (1935-2003), *Le pain nu,* 1980

Texte A : Driss Chraïbi, (1926-2007), *Le passé simple*, 1954.

Driss Chraïbi est considéré comme l'un des plus grands romanciers marocains.
Le narrateur, un jeune Marocain, poursuit ces études dans un lycée français. Paradoxalement, son père n'est pas toujours en accord avec ces études. Le Passé simple d'une violence rare, avait suscité une vive polémique au Maroc..

Cet homme à tarbouch* est sûr de lui : une mouche ne volera que s'il lui en donne la permission. Il sait que chaque mot qui tombe de sa bouche sera gravé en moi. Sur son masque il n'y a pas un frisson. Je supprime ce masque et je lis : il est analphabète et partant fier de soutenir n'importe quelle conversation de n'importe quelle discipline. Je le comparerais volontiers à ces petits vieux qui savent tout et qui ont tout eu : enfants, petits-enfants, diplômes, fortune, revers de fortune, maîtresses, cuites, chancres*... - s'il n'y avait, à cause de cet analphabétisme même, le facteur haine. Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère. Alors il le hait. Et, de peur qu'en moi il n'y ait un enthousiasme pour ce monde nouveau, tout ce que j'en apprends, il le tanne, casse, décortique et dissèque. Désanoblit.
Je ne l'ai pas regardé deux fois. Ses yeux brûlent. Je baisse la tête. Lui aussi lit en moi.
- Nous ne te racontons pas ces fadaises pour que tu en fasses des paraboles, poursuit-il. Nous ne sommes pas le Christ et nous n'avons pas l'esprit saugrenu...
Bon dieu, La lecture du Coran ne m'a jamais fait sourire.
-... seulement, nous sommes persuadés qu'il te faut voir les choses sainement. Notre rôle de père est un rôle de guide. Apprends tout ce que tu auras appris te soit une arme utiles pour tes examens d'abord et pour la compréhension du monde Occidental ensuite. Car nous avons besoin d'une jeunesse capable d'être entre notre léthargie orientale et l'insomnie occidentale, capable aussi d'assimiler la science actuelle et de l'enseigner à nos futures générations. Mais ne te laisse jamais tenter par ce que tu auras appris, par ces mirages dont jusqu'ici tu n'as jamais entendu parler et qui te paraîtraient suffisants pour les considérer comme dogmes. N'oublie pas en effet que toute la civilisation actuelle repose sur des postulats. Nous prévoyons en toi une explosion prochaine, car tu es doué d'un tempérament fulgurant et d'un orgueil démesuré. Nous souhaitons de tout cœur que cette explosion ne soit qu'une cause de transformation susceptible de faire de toi un homme moderne et surtout heureux.

-

Ecole Coranique

-

*tarbouche : couvre-chef marocain, souvent rouge. On l'appelle aussi fez, du nom de la ville.
*chancres : une ulcération d'origine génitale (bref une maladie vénérienne, ce qu'on appelle vulgairement, des « morpions ».

Texte B : Abdelhak Serhane, *Messaouda*, Seuil, 1983.

Abdelhak Serhane, né en 1950, est un universitaire et écrivain marocain d'expression française. Docteur en psychologie à l'université Toulouse III et en lettres modernes. Il a longtemps enseigné à l'université Ibn Tofaïl à Kénitra avant de s'exiler au Canada. Depuis, il partage son temps entre le Maroc, le Canada et les États-Unis où il enseigne la littérature française à université d'État de Louisiane. Opposant virulent au régime de Hassan II, Abdelhak Serhane n'a cessé pendant des années de dénoncer le caractère policier violent du régime politique marocain. Il a pris position contre l'impunité dont jouissent ceux qui se sont enrichis grâce à la corruption du système politique marocain.
En 1993 il reçoit le prix français du monde arabe, puis en 1999 le prix Francophonie, Afrique méditerranéenne.
Le narrateur, un jeune garçon de la ville d'Azrou dans le Moyen Atlas marocain, vit tiraillé entre un père tyrannique, une mère aimée et Messaouda, un être androgyne et mythique.

Quand mon père parlait, je remontais dans mon passé le plus reculé pour essayer de l'identifier, de savoir où j'avais bien pu le rencontrer. Il s'était égaré dans les souvenirs vieillissants de son enfance. Mon père, l'étranger ! J'essayais alors de le ramener vers ma sympathie, de le placer parmi les bonnes circonstances de ma vie révolue mais il se dérobait, il se glissait, il s'infiltrait dans les ténèbres de mon indifférence.
Dans les rues de la nuit mystérieuse, Messaouda déambulait à travers mes rêves impatients. Je l'attendais à chaque pulsation de ma mémoire et la violais dans la rue, sous le regard impuissant des autres, pendant que mon père dormait d'oisiveté et dans ma haine. Messaouda l'injure était revenue. Le trou sauveur titubait dans le labyrinthe de notre vie. Il était sombre et un peu humide. Il avait du mal à résister à l'opiniâtreté des doigts et des membres tendus, déjà enivrés par l'odeur de son liquide. Il allait au hasard des mauvaises rencontres et se vidait en la compagnie des adultes : des vieux maniaques !
Le matin je me réveillai, l'amertume entre les jambes. Le père crânait, le père rotait, le père tonnait, le père crachait, le père injuriait, le père frappait... Et nous subissions. Le père n'aimait plus Mi. D'ailleurs l'avait-il jamais aimée ? L'amour pour lui était une faiblesse, c'est pour quoi il n'aimait pas ses enfants, il n'aimait pas les autres, il n'aimait rien de ce qui valait la peine d'être aimé, il pouvait être aimé. Il aimait son singe ; passe-droit grotesque mais futé, inventé à dessein pour nous gruger davantage. Le pot de chambre était toujours plein sous le lit du père. Il fallait le vider chaque matin ; c'était une façon de nous humilier. Porter son urine, sentir l'odeur nauséabonde de sa haine viscérale. Notre destin était cruel. Le père ne quittait jamais sa chambre la nuit, il craignait les courants d'air.
Les murs se refermèrent sur Mi le jour où le père lui avait donné l'ordre d'abandonner sa couche pour dormir avec nous dans la même chambre ; elle était son auge et son deuxième pot de chambre.

Texte C : Tahar Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Seuil, 1985.

Honteux et déçus de n'avoir que des filles, dans un accord tacite, le père et la mère décident que leur huitième enfant sera un garçon même si c'est une fille

Il appela un soir son épouse enceinte, s'enferma avec elle dans une chambre à la terrasse et lui dit sur un ton ferme et solennel : « notre vie n'a été jusqu'à présent qu'une attente stupide, une contestation verbale de la fatalité. Notre malchance, pour ne pas dire notre malheur, ne dépend pas de nous, mais, au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peu concevoir d'enfant mâle ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera – à perpétuité – que des femelles. Tu n'y peux rien. Ca doit être une malformation, un manque d'hospitalité qui se manifeste naturellement et à ton insu à chaque fois que la graine que tu portes en toi risque de donner un garçon. Je ne peux pas t'en vouloir. Je suis un homme de bien. Je ne te répudierai pas et je ne prendrai pas une deuxième femme. Moi aussi je m'acharne sur ce ventre malade. Je veux être celui qui le guérit, celui qui bouleverse la logique et ses habitudes. Je lui ai lancé un défi : il me donnera un garçon. Mon honneur sera enfin réhabilité ; ma fierté affichée ; et le rouge inondera mon visage, celui enfin d'un homme, un père qui pourra mourir en paix empêchant par là ses rapaces de frères de saccager sa fortune et de vous laisser dans le manque. J'ai été patient avec toi. Nous avons fait le tour du pays pour sortir de l'impasse. Même quand j'étais en colère, je me retenais pour ne pas être violent. Bien sûr tu peux me reprocher de ne pas être tendre avec tes filles. Elles sont à toi. Je leur ai donné mon nom. Je ne peux leur donner mon affection parce que je ne les ai jamais désirées. Elles sont toutes arrivées par erreur, à la place de ce garçon tant attendu. Tu comprends pourquoi j'ai fini par ne plus les voir ni m'inquiéter de leur sort. Elles ont grandi avec toi. Savent-elles au moins qu'elles n'ont pas de père ? ou que leur père n'est qu'un fantôme blessé, profondément contrarié ? Leur naissance a été pour moi un deuil. Alors j'ai décidé que la huitième naissance serait une fête, la plus grande des cérémonies, une joie qui durera sept jours et sept nuits. Tu seras une mère, une vraie mère, tu seras une princesse, car tu auras accouché d'un garçon.
Ainsi le pacte fut sellé ! La femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude, mais se sentit cette fois-ci concernée par une action commune. Elle était enfin dans une complicité avec son époux. Sa vie allait avoir un sens ; elle était embarquée dans le navire de l'énigme qui allait voguer sur des mers lointaines et insoupçonnées.

Texte D : Mohamed Choukri, *Le pain nu*, Seuil, 1980.

Né dans la région du Rif au milieu d'une famine, dans une famille pauvre, nombreuse, dont le père est très violent. Sa langue maternelle est le rifain(Tarifit).La misère pousse les siens à partir pour Tétouan, puis Tanger. Il survit à l'aide de petits métiers, apprend l'espagnol et vit dans un milieu peuplé de prostituées, de petits et grands voleurs et surtout dans une famille au père tyrannique et violent envers ses enfants comme envers sa femme, Choukri l'accusera même d'avoir tué son jeune frère, après une dispute familiale. Il quitte sa famille à l'âge de 11 ans pour survivre à Tanger. Il va alors mener une vie de voleur, contrebandier et prostitué. À l'âge de 20 ans, analphabète, il fait une rencontre qui change le cours de sa vie. On va lui apprendre à lire et à écrire l'arabe, langue quelque peu différente du darija (arabe dialectal marocain) et du rifain qui lui était familier. Il quitte Tanger en 1956 (année de l'indépendance du Maroc) et part à Larache, s'inscrit à 21 ans dans une école primaire pour apprendre à lire et écrire. Il persévère et poursuit ses études (école normale) jusqu'à devenir instituteur. De retour à Tanger dans les années 60, il continue à fréquenter les bars et maisons closes. Il se met à écrire sur sa vie en arabe standard, avec une franchise absolue, qui va faire scandale.

Le Pain nu, traduit en anglais par Paul Bowles va connaître un succès international et un scandale dans les paus arabe. Il sera interdit dés 1983 (après l'édition en arabe de 1982) sur décision du ministre de l'intérieur et suivant les recommandations des oulémas scandalisés par les références aux expériences sexuelles du jeune adolescent et les références répétées aux drogues. La censure prendra fin en 2000, En 2005, l'ouvrage sera retiré du syllabus d'un cours de littérature arabe moderne à l'Université américaine du Caire car il contiendrait des passages sexuellement explicites.

Le livre est d'inspiration autobiographique. Dans les années 1940, une famille du Rif s'installe à Tanger pour échapper à la misère et à la tutelle du père auquel ses enfants vouent une haine implacable. Dans un accès de violence, le père sous l'emprise de l'alcool avait tué son plus jeune fils... Le narrateur, Mohammed, précocement séparé de sa famille, le jeune Mohammed, connaît la famine, la violence des bas-fonds, la sexualité auprès des prostituées, le vin et la drogue.

De temps en temps mon père s'absentait un jour ou deux. Quand il revenait, il se disputait avec ma mère et souvent il la battait. Cependant, la nuit, je les entendais rire. Ils devaient s'amuser durant leurs ébats. Enfin je compris ce qu'ils faisaient. Ils dormaient nus et s'enlaçaient. Moi aussi quand je serai grand j'aurai une femme. Le jour je la battrai. La nuit je la couvrirai de baiser et de tendresse. C'est un jeu et un passe-temps amusants entre l'homme et la femme.
Mon père dormait beaucoup et mangeait comme un cochon, prisait du tabac et rentrait ivre la nuit. Il continuait d'insulter les gens sans épargner Dieu aussi parfois. Il n'aimait personne sur cette terre. Si un chat s'approchait de lui, il le prenait par la queue et le jetait violemment contre le sol. Quant aux animaux comestibles, il se montrait plutôt aimable à leur égard, du moins juste avant de les égorger. La brutalité avec laquelle il s'emparait de ces bêtes était encore plus terrible que la mort elle-même.
Souvent il me poursuivait dans la rue, m'attrapait par le bras et me battait jusqu'au sang. Quand ses bras étaient fatigués il me traînait jusqu'à la maison et utilisait son ceinturon ; il me mordait la nuque, les oreilles et les mains, distribuant des gifles. Dans la rue, il ne pouvait me battre à sa guise. Les passants intervenaient. Chaque fois qu'il m'attrapait, je tombais par terre et ne me relevais plus. Je hurlais comme un fou. Il me tirait comme si j'étais un sac. J'arrivais toujours à lui échapper et m'enfuyais aussi loin que possible. Je le maudissais. Je haïssais toute l'humanité. Je crachais sur le ciel et sur toute la terre.
Je fumais du kif et buvais du thé avec des habitués du café. Nous décidâmes un jour d'organiser un vol, de quoi passer une nuit au bordel. Nous nous dirigeâmes vers le grand socco, là où il y avait une foule nombreuse. La main de mon père s'abattit sur moi. Je n'eus pas le temps de lui échapper, mais les copains de ma bande l'attaquèrent. Des coups violents furent échangés. Je l'entendis gémir et appeler au secours. Je le vis se défendre, cachant son visage en sang. Je m'éloignai un peu pour mieux observer le spectacle. J'aurais voulu participer à la bagarre. S'il y avait eu moins de monde je l'aurais fait. J'étais vengé. Satisfait de voir couler son sang comme il m'avait fait couler le mien.

COMMENTAIRE COMPOSE

Vous ferez le commentaire du texte A de Driss Chraïbi (*pensez à exploiter le point de vue)*

DISSERTATION

En vous appuyant sur le corpus proposé vous répondrez aux questions suivantes en un propos argumenté.

Sujet 1 : Le romancier peut-il porter un regard critique lucide sur l'univers qu'il met en scène ?
Sujet 2 : Le roman est-il un moyen de régler ses comptes avec son histoire ?
Sujet 3 : La littérature en général et le roman en particulier peuvent-ils contribuer à des rapports apaisés avec l'histoire ?
Sujet 4 : L'histoire et la littérature sont-ils toujours de bons compagnons ?